

REVUE DE LA MODE

GAZETTE DE LA FAMILLE

Le numéro seul, 25 cent.
Le numéro avec la feuille de patrons, 50 cent.

Le numéro avec gravure coloriée, 50 cent.
Le n^o, avec gravure coloriée et feuille de patrons, 75 c.



1 ET 2. PEIGNOIR EN MOUSSELINE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. GUSTAVE JANET.

est ni boucler
l'on passe sur
raillie plus ou
ditions intel-
la Silencieuse
Tous les sys-
ter les décep-
eranes, 43, rue
vin Marini.
lieut dans la
de Sita du
ont une grippe
ce au docteur
nt à la coca,
é vaillamment
elle n'ait cessé
le même auxi-
pse, effroi de
se de la har-
ciza offre de
du résultat de
e intelligence,
e genre. Pais-
ons à nos le-
me-Nouvelle, 7,
nger.
pauvrissement
s spécialement
aux principes
le sang. Prix :
pharmacies.)
qui désireraient
rité s'adresser
Honoré, Paris,
d'échantillons.
recommandons
al qui offre une
J.-J. Rousseau.
t soucrire aux
pergne, Journal
ciement les
ourse. Envoi de
font fureur.
du Journal de
en plus :
), musique de
ue de Gustave
que de J. Offen
fofaire).
ous
porte envie.
3 qui Voltaire.

SOMMAIRE

GRAVURES : Peignoir en mousseline (devant et dos). — Sept chaussures de dames. — Tabouret de pied. — Chauffeuse. — Table basse. — Table. — Escabeau. — Psyché. — Dentelle crochet et laines Renaissance. — Dessin au crochet pour couvre-pieds. — Deux bandes point russe et lacet. — Médallion. — Entre-deux en tulle. — Entre-deux en broderie russe. — Robe forme prince



6. MULE.

ornée d'une rosette avec nœud sur le côté; haut talon Louis XV piqué de blanc. — Cette chaussure et les suivantes nous ont été communiquées par M. Petit, rue Saint-Honoré, 334.

7. Soulier à barrettes en cuir mordu; chaque barrette est ornée d'une rosette en acier; talon Louis XV.

8. Soulier en chevreau noir, orné d'un nœud de faille noire entourée de guipure blanche; talon Louis XV piqué de blanc.



3. SOULIER ÉLÉGANT.

crasse (devant et dos). — Égante tallette (devant et dos). — Babas. SUPPLÉMENT : Planches de modes colorées.



4. BOTTINE EN CUIR MORDORÉ.



5. BOTTINE EN CHEVREAU.



7. SOULIER À BARRETTES.

9. Soulier en chevreau noir, orné d'un gros nœud de faille noire; haut talon Louis XV avec plis d'anches.

EXPLICATION DES GRAVURES

1-2. Peignoir très-élegant en mousseline crêpe usée. — La traine est formée par deux bouillies qui partent de l'encolure et se terminent au bas de la robe en s'élargissant. Tout le tour du peignoir dans le bas est garni d'un volant plissé, rehaussé de malines et surmonté d'une haute bande brodée. Le devant est garni d'entre-deux en long et de petits volants rehaussés d'une haute maline. Ce peignoir très-riche, qui peut se mettre comme robe de dinner, est de 350 francs. — Modèle de M^{me} Cély, 8, rue de la Paix.

3. Soulier élégant en chevreau noir, orné de piqûres en soie blanche et d'un quadrille à jours également piqué de blanc; talon



9. SOULIER EN CHEVREAU.

Louis XV; élastiques sur les côtés.

4. Bottine en cuir mordu, à barrettes devant et lacée sur le côté; piqûres blanches; talon Louis XV.

5. Bottine en chevreau lacé, ornée de piqûres blanches; talon Louis XV.

6. Mule en cuir mordu,



8. SOULIER EN CHEVREAU.

piqûres sont dorés; le dessus est recouvert de velours frappé vert olive et garni d'une passementerie assortie.

N^o 10. Tabouret d'encadrure, en velours de soie ramatois; les pieds sont garnis de même. Garniture en passementerie.

N^o 11. Petite table anglaise basse, en bois de rose et amarante; les tablettes sont en marbre blanc.



10. TABOURET DE PIED.



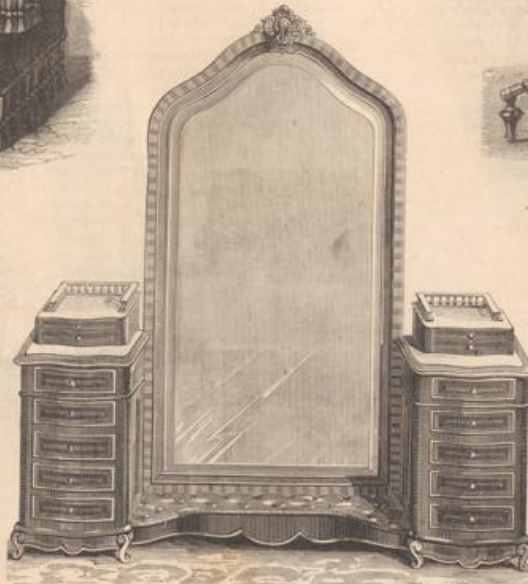
12. PETITE TABLE ANGLAISE.



14. CHAUFFEUSE.



13. ÉTAGÈRE D'ENCOIGURE.



15. TOILETTE PSYCHÉ.



11. PETITE TABLE CARDINAL.

16. Dentelle Renaissance. — Cabriolet, 52, rue de la Harpe. Cette jupe de parties, d'est-bord les roses, est en tulle, ensuite deux, composée repliée sur lui-même le dessin, avec des terminations petit grillage, ornée de piqûres clair qu'il faut voir pour ré-

17. Dessin pour couvrir la voûte de la salle, etc. — Cabriolet. Ce dessin est fait en rang à l'envers son crochet et précèdent et fils. Les feuilles à tre dessin, se suivent ou les rangs. Pour former les mates, il faut dans la maille rang. Les hor-

18 et 19. Deux modèles plus clair, ou d'



16. Dentelle, crochet et lacet Renaissance. — Modèle de la maison Cabin, 52, rue de Rambuteau. — Cette jolie dentelle se fait en trois parties, c'est-à-dire que l'on fait d'abord les roses pour le bas de la dentelle, ensuite la tête formant entre-deux, composé de lacet Renaissance replié sur lui-même, comme l'indique le dessin, avec encadrement en crochet de chaque côté. Ces deux parties terminées, on les réunit par un petit grillage au point de chaînette, ornée de picots. Notre dessin est si clair qu'il suffit de le copier exactement pour réussir la dentelle.

17. Dessin courant au crochet pour couvre-pieds, dessus d'éderon, volée de fauteuil, nappe de toilette, etc. — Modèle de la maison Cabin. Ce beau travail se fait au crochet à côtes. Pour obtenir les côtes, on fait un rang à l'endroit et un rang à l'envers, en piquant toujours son crochet derrière le point du rang précédent et faisant des mailles doubles. Les feuilles mates et les grandes feuilles à jours, composent notre dessin, se font séparément; ensuite on les réunit par une chaînette. Pour former la nervure des feuilles mates, il faudra faire trois mailles dans la maille du milieu de chaque rang. Les bords des grandes feuilles sont ornés de picots.

18 et 19. Deux bandes à broder au point russe avec application de lacet. Pour ces deux modèles, on emploie du cachemire ou du drap sur lequel on coud un lacet de ton plus clair, ou de couleur tranchante, qu'on recouvre de broderie au point russe. Ce genre



16. DENTELLE CROCHET ET LACET RENAISSANCE.

de travail est très-facile à faire et demande peu de temps.

20. Entre-deux en frivolité. — Cet entre-deux convient pour objets de lingerie, robe d'enfant, tabliers, etc. Nous avons publié une explication détaillée de la manière de faire la frivolité dans le n° 9 de la Revue de la Mode, paru le 3 mars 1872.

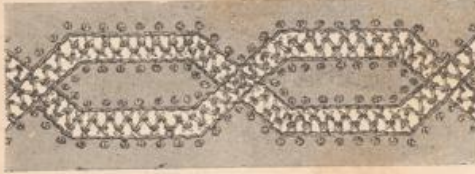
21. Entre-deux, broderie russe sur drap, cachemire ou toute autre étoffe. — Aujourd'hui que la mode est aux galons brodés, on pourrait, avec notre modèle, se faire une jolie garniture de costume en faisant la broderie ton sur ton, par exemple deux bleus, deux verts, deux marrons, etc., etc.

22. Petit médaillon, à broder au plumetis sur cachemire ou soie, avec encadrement à dents en application d'une autre couleur.

23-24. Robe forme princesse en aîmage ou en faille gris-violet, boutonnée jusqu'en bas et drapée derrière de manière à ce que les pièces du dos, prolongées, s'étendent en éventail pour retomber sur la traîne. Le tour de la robe de dessus est orné de franges rouges, dite frange espagnole; la jupe, en faille gris violet, est ornée, devant, d'une large bande en biais posée à plat; derrière, la traîne est formée par le même ornement, disposé en larges plis et surmonté d'un volant léger bordé de biais en faille rouge; aux manches, très-justes, et aux épaules, petit biais en faille rouge. — Cette toilette sort de la maison Cavalry, 8, boulevard des Capucines.

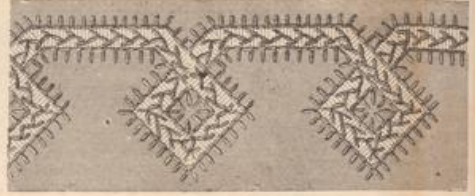


17. DESSIN AU CROCHET POUR COUVRE-PIEDS, DESSUS D'EDERON, ETC.



18. BANDE, POINT RUSSE ET LACEY.

plissé de faille violette. Bandes et pattes en velours noir sur les bras, la poitrine et la poche.
 3. Toilette d'enfant de six à huit ans. — Vêtement très-ajusté en velours brun; manches à grands revers; derrière, gros nœud de faille ou de velours. — Modèles de M^{me} Duboy, 31, rue d'Anjou.



19. BANDE, POINT RUSSE ET LACEY.

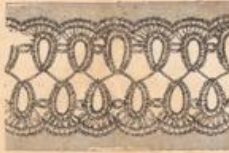
25-26. Élegante toilette de moussel ne blanche. — Jupen bouillonné et orné d'un grand plissé coupé par des ruches de mousseline rehaussées de petites valenciennes. Tunique rayée d'entre-deux et formant, derrière, le paletot, se terminant par une longue tunique de mousseline, garnie de valenciennes. Cette toilette est relevée par de larges rubans de satin lilas avec rayures de faille bronze, viell or et mousse. — Modèle de M^{me} Cély, 8, rue de la Paix.

EXPLICATION DE LA GRAVURE COLORIÉE

1. Toilette de ville en lainage ou en faille beige clair. — Corsage montant très-long devant et formant derrière deux larges pans retombant sur la jupe ni longue. Manches justes ornées de grands revers.

Devant, écharpe à trois larges plis remontants posés en travers et se perdant sous la tunique tombant carrément de côté; au bas de la jupe, haut plissé surmonté d'une garniture à tête formant des plis contrariés; un biais de faille noire encadre la bordure tout autour de la robe.

2. Toilette de jeune fille de quinze ans. — Robe courte en lainage violet; le bas, découpé en larges dents, retombe sur un



20. ENTRE-DEUX EN FRIVOLITÉ.



22. MÉDAILLON.

PATRONS DÉCOUPÉS

Nos ateliers de patrons découpés sont ouverts tous les jours non fériés

de midi à cinq heures, 15, quai Voltaire, au premier étage. Toute locutrice de la *Revue de la Mode* qui s'y présente de midi à cinq heures peut faire couper sur mesure et emporter immédiatement les patrons qu'elle désire. Les patrons qui nous sont demandés par correspondance sont coupés et expédiés dans le plus bref délai et trois jours après la réception de la lettre de demande.

Le prix de chaque patron coupé, pris au bureau ou envoyé franco, est de 1 fr. 50 pour toute la France et l'Algérie.

Remplir et signer le bulletin qui se trouve au bas de la troisième page de la couverture et l'adresser à l'administrateur de la REVUE DE LA MODE, 13 et 15, quai Voltaire.

La Femme chez elle et dans le monde. — Le succès de cet ouvrage s'accroît de jour en jour. La troisième édition, en vente depuis trois mois à peine, sera bientôt complètement épuisée.

La Femme chez elle et dans le monde forme un très-élegant volume qui coûte 3 francs, pris dans nos bureaux, et 3 fr. 50 rendu franco par la poste. Envoyer le montant en un mandat-poste à l'ordre de l'administrateur de la *Revue de la Mode*, 13 et 15, quai Voltaire, à Paris.



21. ENTRE-DEUX BRODERIE RUSSE.



23 ET 24. ROBE FORME PRINCESSE, VUE PAR DEVANT ET PAR DERRIÈRE.

gé. Toute le-
ing heures peut
patrons qu'elle
adance sont cou-
rés la récep-
ion

troisième page
REVUE DE LA

ès de cet ou-
u vente depuis
e, sera bientôt
isée.
elle et dans
un très-élegant
5 francs, pris
ix, et 5 fr. 50
la poste. En-
t en un man-
re de l'adminis-
ne de la Mode,
laire, à Paris.



6^e Année N^o 280

Dimanche 15 Mai 1877

REVUE DE LA MODE

Gazette de la Famille

13 Quai Voltaire à Paris

Couilles de M. Duboy, 31, et bijou Gants brevetés de la Parfumerie

Novau 31, de quatre Septembre - Corslets et Jupons de la M. de Roumont, 33, r.

Vivianne Garnitures de la M. Gallard et Martin, 68, R. Sébastopol.

On signa
gen: ent d'a

de gr
rière,
entière
rulle à
pen p
blable
assure
papill
extrém
Il y
robes
en ga

COURRIER DE LA MODE

RENSEIGNEMENTS UTILES

On signale enfin à l'horizon de la mode un léger changement dans la forme générale de la robe. Voilà qui est

grave. Les derniers modèles sortis des ateliers des grandes tailleuses ont tous une disposition rappelant le costume de dames de la cour du roi Soleil. La robe de dessus n'est attachée à la taille que par un ou deux boutons; elle s'étend jusqu'aux épaules en laissant voir un gilet ou une guimpe de soie froncée à très-petites fronces espacées ou bien plissée en travers ou en éventail. Au-dessous de la taille, elle s'ouvre sur un tablier descendant jusqu'au bas et garni de plis en travers, arrêtés aux deux bouts ou bien fixés tout du long; ce même tablier peut aussi être froncé en travers, d'espace en espace, avec petites têtes remontant

ou retombant. On comprend que cette nouveauté — fort ancienne, comme presque toutes les nouveautés — permet d'employer plusieurs couleurs tranchées dans l'agencement d'un costume; on peut faire le tablier et le devant du corsage en étoffes différentes de la robe et de nuances vives, soit claires, soit foncées. Les deux côtés de la robe s'en vont former la traîne avec de larges plis croisés sur lesquels retombent souvent les basques d'un habit à la française retournées d'un côté pour montrer une doublure pareille au tablier. Les longs pans d'habit tombant tout droit présentent des lignes trop arrêtées, qui manquent souvent



25 ET 26. ÉLÉGANTE TOILETTE DE MOUSSELINE BLANCHE (DEVANT ET DOS).

de grâce. Il y a encore de ces robes toutes simples derrière, sans volants froutronteurs, sans plis, sans rien, mais... entièrement semées de délicieux petits nœuds de faille pareils à la robe, de nuance changeante ou bien d'un ton un peu plus clair que le fond de la robe. J'en ai vu de semblables préparées pour un trousseau de princesse, et je puis assurer que l'effet en est charmant. On dirait une volée de papillons prêts à s'envoler. Ce genre d'ornement n'est pas extrêmement coûteux.

Il y a encore une autre façon de garnir par devant les robes princesses. On prend une écharpe à demi redoublée en gaze de Paris ou en gaze Méals rayée — celles-ci sont

plus légères et plus parantes — et bordée d'un fin plissé pareil. On pose à droite, un peu en arrière et assez bas, cette écharpe fixée par un nœud de faille pas trop gros; ensuite on la fait passer en biais par devant en serrant la robe, puis elle se rattache avec un peu en arrière de la hanche gauche, où elle retombe avec les plis de la robe, à moins qu'on ne préfère l'attacher encore par un autre nœud plus gros, à bouts retombant jusque sur la traîne. Ces écharpes, longues de 2-50, sont très-jolies, mais elles ont le tort de coûter une cinquantaine de francs. Au lieu de plissés, on peut border l'écharpe avec une frange en chenille assortie, ce qui est bien plus léger à l'œil. Je crois que les femmes

adroites et économes sauront bien s'en arranger elles-mêmes à meilleur compte.

Il faisait très-froid le jour de l'ouverture de l'Exposition des beaux-arts. Presque toutes les femmes avaient des toilettes offrant ce bizarre et souvent grotesque mélange de fourrures et de chapeaux printanniers. Par-ci, par-là, on apercevait quelques jolis costumes bretons en bourrette grise, à tailles longues excessivement collantes, et fermés d'un côté de la poitrine par des agrafes invisibles. De bonnes gens, peu au fait des secrets du costume actuel, demandaient naïvement si on entrait ces corsages par la tête, comme les anciennes cottes de mailles.

J'ai constaté avec une joie vive que les chapeaux à fleurs jaunes étaient en minorité. Cependant, j'ai été poursuivie par une certaine guirlande de renoucles jaunes, surmontée d'un bouquet de soucis assaisonnés d'un soleil mignon et tout rond. Je regardais avec délices un beau paysage on la fraîche toilette d'un portrait féminin, et le traître surgit — ait tout à coup entre moi et l'objet de mon admiration. Beaucoup, beaucoup de femmes, et non les moins élégantes, avaient des chapeaux garnis de fleurs de ce beau rouge dit *Véveuse*; d'autres de bouquets composés de trois ou quatre tons rouges dégradés. A la bonne heure! voilà une couleur riche et parante, aux innombrables variétés de tons. Puisque je parle de couleurs, n'oublions pas la fameuse nuance cuivre rouge qui, sobriement employée dans une toilette, est d'un grand effet, surtout en satin.

Les deux toilettes en mousseline crêpe lisse que contiennent ce numéro sont tout un poème d'élégance. Il faut dire qu'elles ont été créées par de véritables artistes parisiennes, douées de ce goût tout spécial à notre cher pays. L'étoffe légère forme des bouillonnés, des plis gracieux retenus par de riches dentelles et par des nœuds de rubans disposés avec art.

Autour du cou est posé le grand col qui revient à la mode; de gracieux coquillés retombent en flops jusqu'au bas de la jupe. Mais la forme générale de la robe dessine la taille et laisse les bras découverts depuis l'épaule. On passe ce nuage vaporeux par-dessus une robe de velours noir ou de faille de couleur décollée et toute simple; le bas sent doul être orné d'un haut plissé. Rien n'est plus élégant que ces blanches toilettes.

Autrefois, les femmes élégantes ne voulaient porter que des bottines à semelles minces comme des feuilles de papier. C'était fatigant pour la marche; la chaussure s'imprégnait promptement d'humidité; on avait toujours froid aux pieds et il en résultait les plus graves inconvénients pour la santé. Aujourd'hui on ne craint pas les semelles un peu plus épaisses; les hauts talons sont, sous ce rapport, plus sains, quoiqu'ils donnent souvent une démarche moins gracieuse. Enfin leur règne n'est pas près de finir. Il est vrai qu'à présent on a trouvé le moyen de fabriquer de solides talons à base presque carrée; ils offrent au pied un ferme point d'appui et empêchent, autant qu'il est possible, le poids du corps de porter sur l'orteil, ce qui occasionnait une grande fatigue et mille petits maux désagréables.

Voilà la bottine sérieuse, en chevreau ou en étoffe, très-montante et boutonnée de côté. Avec elle, le pied est à l'abri de la boue et de l'humidité; on peut faire ses courses du matin en ville ou trotter dans la campagne. Il ne faut pas craindre la chaussure en peau pour l'été; le cuir est moins chaud que l'étoffe noire. La bottine laquée de côté, et découpée en petites brides sur le cou-de-pied, est plus élégante. Elle sert de transition avec le soulier. On est bien chaussée et le pied est au frais. Nos abonnées recevront en même temps cinq jolis modèles de souliers mignons, cambrés, évasés, ornés d'un gros nœud qui fait presque disparaître le pied. En voici d'autres un peu moins découverts, garnis d'élastiques de côté et formant treillage sur le cou-de-pied; puis une petite mule ornée d'une ruche plate en ruban, et d'un nœud coquet mis de côté. Cela donne envie de faire la paresseuse. Avec tous ces souliers découverts, le bas à jours, en soie ou en fil, est indispensable.

Il y aura, comme toujours, de grandes discussions sur la préférence à donner aux bas rayés en long ou en travers. La question me paraît très-facile à trancher: les propriétaires de jambes un peu fortes du bas doivent porter des rayés en long, et celles qui possèdent une jambe mince peuvent arborer les rayés en travers. Dans un prochain courrier, je reviendrai sur ces questions de détail en fait de toilette, et nous étudierons tout cela à fond.

Pieurs de nos abonnées nous ayant écrit pour nous demander ce que contiennent les toilettes dont nous avons parlé dans notre dernier courrier, nous nous sommes informés; près de M^{me} Dubois. Elle nous a répondu à ce sujet que le prix de ces six toilettes forme un total de 4,850 fr.

MARIE DE SAVENNY.

CHRONIQUE PARISIENNE

Le goût des représentations de salon paraît plus vif que jamais. Le monde étant un grand théâtre où chacun vient jouer son rôle triomphant, prétentieux ou ridicule — suivant ses moyens, — on n'a peut-être pas besoin d'ajouter une comédie à cette comédie. Mais, quand les pièces sont jouées comme chez M^{me} de Ner..., personne ne songe à se plaindre.

C'était éclatant, l'autre soir, de lumières, de diamants et de fleurs. Deux salons remplis de femmes en grande toilette ouvraient sur un théâtre de la plus extrême élégance.

Où a joué une scène des *lôles* de M^{me} Aubray et une comédie oubliée de Molière: *L'Amour peintre*.

Une ravissante jeune femme, M^{me} Raoul A..., représentait l'héroïne de la pièce.

Elle portait un costume grec: la redingote de velours vert émeraude, brodée de martre, ouvrant sur une robe lamée d'or; la coiffure en drap d'or très-élevée, avec l'azurite de côté et le long voile de gaze flottant; le pantalon lamé d'or serré à la cheville, les pieds dans de mignonnes babouches, et à la ceinture l'éventail en plumes blanches avec un miroir au milieu. Elle joue aussi très-bien son rôle. Son mari, petit-fils de la maîtresse de la maison, a partagé son succès dans le rôle d'Hali, le Scapin de la pièce. M. Paul Des... représentait le gentilhomme français, épris de son modèle, avec une grâce toute juvénile.

Trop de diamants. Le diamant est la plus belle fleur d'hiver. Quand il y a de roses, on devrait quitter les diamants. La princesse Troub... portait une toilette très-originale, composée d'un habit à la française décollé et brocart aversine, nouée sur les côtés et devant de nœuds en satin turquise morte; ces nœuds jetés un peu au hasard. Les manches semblaient agrafées aux épaules par des palmes en diamants qui terminait un nœud bleu. Cet habit à la française était posé sur une jupe en tulle blanc à traîne couverte de volants plissés.

M^{me} Edm. Jou... était tout en blanc, faille et crêpe blanc drapé devant, avec une frange de violettes suspendues par la queue. Même frange au corsage, diamants et violettes dans les cheveux. La charmante M^{me} Henri D... était en crêpe bleu nuage, le corsage à la vierge et des épis d'argent dans les cheveux. M^{me} Hs... en habit Louis XVI de vieille étoffe à rayures en zigzag, vert-de-gris et or rouge, posé sur une robe de faille vert-de-gris; l'habit montant garni de magnifiques dentelles anciennes. La vicomtesse de G... se montrait fraîche comme un bouquet de roses dans sa robe *nymphe émue*, à devant de tulle tout piqueté, à traîne La Vallière en faille de même nuance, relevée par des nœuds de satin. Sa coiffure se composait d'un bandeau antique en marguerites de diamants. On remarquait beaucoup M^{me} de L... en simple robe de tulle noir et satin noir coupée en fourreau, avec une traîne étroite à l'incroyable. Pas un bijou, seulement deux peignes de jais dans ses tresses blanches.

M^{me} A... faisait les honneurs avec sa mère. Après avoir joué très-bien M^{me} Aubray, en robe de cachemire foncé, à broderies blanches, elle était allée revêtir une robe de bal en faille, ornée de roses blanches.

Une nouveauté très-originale vint d'apparaître: c'est le chapeau d'or. On l'a vu aux courses et à des messes de mariage. Vous avez bien lu: d'or. C'est là-tesous, sans doute, que le roi Midas eût aimé cacher ses oreilles d'âne. Le chapeau d'or a un rôle plus agréable. Il se pose sur de jeunes têtes qui aiment l'attention, de ces têtes charmantes à qui tout va. Le chapeau d'or est une paille plongée dans un bain chimique et dorée à peu près comme les couverts Ruolz sont argentés. C'est étrange, mais très-joli. On orne souvent ce chapeau d'un oiseau de paradis, sans y rien ajouter; d'autrefois on le couvre d'un gros nœud de velours, et on pose sur le bavolo une touffe de fleurs: boutons de roses rouges ou billets mêlés clairs et foncés, à moins qu'on n'y mette un petit oiseau. Les brides sont en velours; une auréole de tulle blanc passe sur les cheveux.

Avez-vous vu les nouveaux habits d'une couleur absolument différente de la robe? Par exemple, un habit Lamballe en soie fond crème à fleurtes brochées rouges et roses, posé sur une jupe crème uni; l'habit berger galant, en faille et brocart prune, posé sur une jupe gris-perle; l'habit d'armure turquoise sur une jupe de pékin noir et blanc. Cela change de tout ce qu'on voit. Très-bien composé, très-habilement mélangé, ce genre de toilette peut être réussi, surtout pour la toilette de dîner et de théâtre; mais, le jour, c'est un peu... jockey. — Cela réussit très-certainement dans les villes d'eau. Comme le breton court les rues maintenant, si gentille que soit cette forme, il faut bien s'avouer que c'est une mode de l'année dernière et chercher autre chose. On ne tallera plus guère, avec la forme bretonne, que les robes de toile ou de drap du matin, enfin les costumes négligés.

M. DE N.

Les tissus brochés et damassés font prime en ce moment et tiennent le haut ton de la mode élégante.

Tous les tissus exotiques ont sur les tissus de Lyon l'avantage d'être très-souples et de pouvoir se laver facilement. Ils se font dans tous les genres: unis, rayés, à dessins de toutes sortes, en cotés, à jour, etc., etc.

Comme prix, ils sont bien plus avantageux que nos tissus de soie, et, pour vous en donner la comparaison, je vous engage, chère lectrice, à demander la collection d'échantillons de M. Lehoussel, rue Aubert, 4, Paris, que vous pourrez juger avec tous les autres tissus; vous trouverez une grande différence dans le choix, la qualité et le prix.

M. Lehoussel possède seul en Europe le dépôt du véritable cachemire de l'Inde; marque de fabrique: le véritable chinché à jour, pour lequel il a obtenu une médaille d'or.

A TRAVERS LE SALON

Je n'ai pas la moindre prétention, dans cette simple causerie, de m'ériger en critique de Salon, décidé à flageller de son blâme les pauvres artistes, ou bien à les accabler d'éloges plus ou moins bien décochés.

Je vais tâcher de servir de guide à mes lectrices parisiennes, pour les conduire devant les œuvres qui peuvent les intéresser particulièrement; je les décrirai de mon mieux pour celles qui sont éloignées.

Sans la femme, l'art existerait-il? N'en est-elle pas la première inspiratrice, elle, la source de toute grâce et de toute distinction? N'est-ce point à notre mère Ève que le monde doit la forme féminine, dernière expression de l'art dans tous les temps, dans tous les pays?

Il faut donc examiner le Salon à ce triple point de vue qui rentre dans le cadre d'un journal comme le nôtre: l'art, la toilette et la mise en lumière des œuvres produites par ce groupe si digne d'intérêt des femmes dont les efforts courageux poursuivent ce noble but: se faire dans la vie, par leur travail, une place toujours si difficile à conquérir pour elles. Je rechercherai surtout ce qui peut intéresser le monde féminin au point de vue du goût en général, du costume et du décor des habitations.

Le Salon de cette année, contenant 4,616 œuvres diverses, dont 2,192 peintures, on comprendra qu'il me sera absolument impossible de faire autre chose qu'un examen des plus restreints.

Je vais d'abord établir une classification à mon usage particulier. Outre les deux grandes écoles du dessin et de la couleur, à côté des camps bien tranchés des idéalistes et des réalistes, il y a encore les talents violents ou délicats, tendres ou spirituels.

Nous autres femmes, impressionnables et spontanées, nous aimons surtout dans les arts ce qui parle à notre cœur, à notre imagination, ce qui est si « nous dit quelque chose. » Un sentiment inséparable d'intuition, sens inné très-développé chez les femmes cultivées, nous fait souvent porter un jugement net et juste sur des plats où des hommes instruits hésiteront et tâtonneront longtemps avant de se décider.

Beaucoup de femmes ont exposé, plusieurs avec un très-grand succès. Voilà ce que je serai toujours enchantée de mettre en relief.

Les quatre principales toiles qu'il faut tout d'abord signaler sont: la *Mort de Marcou*, par Paul Laurens, la belle qui paraît désignée pour la grande médaille; — le *Combat dans la gare de Styving*, par Al. de Noyville; — la *Tête de saint Jean-Baptiste*, par Henner; — le *Portrait d'enfant*, par Paul Dubois; — et enfin le remarquable *Portrait de M. Thiers*, par Bonnat.

Dans le salon d'honneur il faut remarquer le *Saint Saturnin, martyr*, grande figure peinte avec un sentiment chrétien très-profond, ce qui est rare aujourd'hui; la vraie peinture religieuse ayant, comme la grande musique d'église, disparu de nos écoles. Tant il est vrai qu'une foi profonde dans une idée est le véritable secret pour savoir l'exprimer avec force et vérité. Le panneau qui fait face à l'entrée est en grande partie occupé par un immense plafond destiné à la Grande Chancellerie de la Légion d'honneur. Il représente les jeunes Muses s'élançant, vives et légères, vers l'Olympe. Qu'il est malheureusement difficile de peindre, après Paul Baudry, ces charmantes allégoriques, filles du gracieux génie grec! M. Ehrmann a pourtant su produire une œuvre élégante et gracieuse, qui a le mérite de *plaisanter* admirablement. — Non loin est un magnifique paysage, *les Bords de la Creuse*, magistralement peint par Armand Dailly. Voilà bien les bords de cette joie rivièrè, une des plus pittoresques de France. On croit sentir la fraîcheur de l'eau tranquille, et l'œil se repose sur la sombre verdure aux tons rousâtres; dans le fond, une brume vaporeuse enveloppe les arbres; voilà bien cette nature aimable du centre de notre cher pays!

M. Bergeret, qui n'a, je pense, aucun rapport avec le Bergeret de la triste Commune, surnommé *lui-même*, me présente deux grands tableaux de fruits et fleurs; glorieux rouges, prunes violettes poudrées à blanc, raisins appétissants, forment un assemblage de tons agréables et bien harmonisés; mais le regard est un peu gêné par la longueur du tableau, mal proportionnée avec la hauteur; cela produit une sensation d'écrasement fâcheux. — Le pendant est un panier de crevettes roses et rouges escortées de homards encore plus rouges; une petite boîte de paille jaune relève toutes ces nuances vives. La foule aime ce tableau.

Je rasse dans la salle A sans l'ombre de transition, à M^{lle} Louise Abbéma. Son jeune pinceau ne manque pas d'audace. Elle fera un jour quelque très-belle œuvre; mais nous n'y sommes pas. Quatre ou cinq personnages déjeunent dans une serre. De grandes plantes au feuillage énergiquement vert; au fond, du vert foncé; à gauche, un grand rideau vert; voilà une palette bien au vert. L'habit du monsieur assis à gauche est remarquablement exécuté; mais la figure du pauvre monsieur est beaucoup moins réussie. Les personnages ont quelque chose de dur et de cru; on les dirait

plaqués à
cher. Fal
peu vers
chose de
liés.
Je ma
tranquill
tour de
champs
stoth à
pour « p
C'est t
œuvre pr
tion poss
très-beau
cuisse fil
Rien n
mais, ch
les voir
sion de m
M. de
charmant
bras nu
appelées
sine et l'
tailleuse
plaisir à
ciennes,
che, relev
masée d
des jeune
huit, set
populaire
date de l
des antiq
de la té
ressortir
brune d
chémises
jeunes fil
le dos. L
trine, aff
modèrme
tent poin
fortement
ro couvert
Abruzzes,
« on dir
des ta
derrière,
peintres
yeux.
Tout
par M. B
rait avoir
faire l'ou
lui sied p
force d'it
des étoff
Leseur,
la toilette
lien resse
mais l'ou
portrait d
Véveuse
toute la
jeune o
sont adm
un modè
La ronds
beau, pas
avec goût
Je ne s
nous sert
garnie de
lent cout
sins sont
manière
poitrine?
chassés
pour le vé
vivent dan
pas digne
Je salu
la tête in
M. Bonn
historique
dre d'une
lustre hon
Doux j
né. Qui
que le co
des roses
gnonne,
rales rose
révélée t

plaqués avec *faris* sur le fond dont ils ne peuvent se détacher. Faites circuler un peu d'air autour d'eux, fondez un peu vos tons, et vous serez à vos tableaux ce que quelque chose de niard qui empêche d'en bien apprécier les qualités.

Je me repose de ces violences en regardant la fière et tranquille *Glaucoue* de M. Jules Breton; il a su faire ce tour de force de peindre le rude travail des femmes aux champs. Plus d'un Booz se réjouirait d'avoir une pareille *Holt* à son foyer. Couleur et dessin s'associent intimement pour exprimer la poétique pensée du peintre.

C'est toujours avec joie que je contemple la moindre œuvre produite par le pinceau de Paul Baudry. Quelle nation possède, en ce moment, un peintre pareil? — Voici un très-beau portrait du général C. de M..., puis une délicieuse fillette tout de bien vêtue.

Rien n'empêche d'admirer *les Fugitifs*, de M. Galtze; mais, chaque fois que je les revols, au Salon, j'espère les voir enfin toucher terre; ce tableau produit une impression de malaise qui empêche de lui rendre justice.

M. de Coninck me présente un balcon rempli d'Italiennes charmantes; c'est la fin du carnaval à Rome; de leurs beaux bras nos élers tiennent élevés les petites bougies allumées, appelées *moccoli*. Chacune s'efforce d'éteindre celle de sa voisine et l'empêche de la rallumer. On a beau être rassasié d'Italiennes, celles-ci sont si belles et si bien peintes qu'on a tout plaisir à regarder leur joli costume national, aux formes gracieuses, aux couleurs vives. Sur leur tête, la draperie blanche, relevée par des épingles d'or, encadre leur chevelure massée derrière la tête en larges tresses. Les doigts habillés des jeunes Italiennes savent faire des tresses à quatre, six, huit, seize brins même; on dirait un tissu croisé; le non populaire, que j'ai oublié, signifie *paillason*. Cette coiffure date de loin sur la terre latine; on la retrouve dans des figures de laquais; elle laisse voir la courbe gracieuse du sommet de la tête et forme sur la nuque une masse sombre qui fait ressortir les jolies oreilles et la gaîne des joues. La peau brune du cou et des bras se détache sur la blancheur des chemises brodées. En Italie, la coutume est que, pour les jeunes filles, l'ouverture de cette chemise soit placée dans le dos. Les jeunes femmes la portent ouverte sur la poitrine, afin que maître Dièu puisse prendre son dioc commodément. Les Italiennes du peuple, bien entendu, ne portent point de corset, mais bien ces corrajes de couleur fortement tadelés devant et derrière avec des buses solides reconvertis d'étoffe et de étoffes rouges ou bleues. Dans les Abruzzes, elles ont de ces ceintures aux formes si bizarres, qu'on dirait de petites selles capitonnées. On pose là-dessus le tablier rayé et le lourd ponson de drap relevé par derrière. En résumé, c'est un charmant costume dont les peintres sauront toujours tirer parti pour le plaisir des yeux.

Tout près de là sont deux grands portraits de femme, par M. Benjamin Constant. Cette année, le bleu clair paraît avoir été la couleur favorite des dames pour faire leurs portraits. M^{lle} J. H. a choisi cette nuance, qui lui sied parce qu'elle est blonde. C'est toujours un tour de force difficile à bien réussir que de peindre la peau sur des étoffes bien claires; voyez plutôt *le Saint Bruno* de Lesueur, au Louvre; c'est un modèle incomparable. Enfin, la toilette est jolie, la pose simple, et le fond noir bleu fait bien ressortir la délicatesse de la tête; ce portrait est beau; mais l'autre, celui de M^{lle} B. C..., est superbe. Voilà un portrait de grande allure, simplement posé, fièrement peint. Vêtue d'une robe de satin noir, assise presque de profil, toute la figure de la jeune dame, qui est très-brune, ressort admirablement sur un fond d'un jaune franc. Voilà où le jeune est bien employé! Il y a, dans cette belle peinture, un modèle solide et puissant qui satisfait l'œil de l'artiste. La rondure de l'épaule et le joli bras sont rendus avec science et grâce. Un portrait comme celui-là sera toujours beau, parce qu'il est simple et que le costume est choisi avec goût.

Je ne saurais en dire autant du ragoût compliqué que nous sert M. Carolus Duran. L'élegant robe de satin blanc, garnie de dentelles et de jais blanc, sort de chez un excellent couturier; la chaise longue et le satin rouge des coussins sont d'un rendu incomparable; la tête est toute charmante de vie et de finesse, mais en quoi est cette jeune poitrine? en carton, sans doute; et ces petits pieds si bien chaussés sont ceux du mannequin qui a achevé de poser pour le vêtement. M. Carolus Duran est un violent; ceux-là vivent dans l'excès du beau ou du mauvais. Ce portrait n'est pas digne de lui.

Je salue, en passant, le beau portrait de M. Thiers, dont la tête intellectuelle et spirituelle est si bien peinte par M. Bonnat. Ce portrait restera comme précieux document historique. Aucun autre peintre n'a jusqu'à présent su rendre d'une manière aussi complète la physionomie de l'illustre homme d'Etat.

Deux jolies peintures de M. Villa, un favori de cette année. Qui oserait dire, devant *la Jeune fille aux papillons*, que le costume Empire n'est pas seyant? Il y a des figures nées pour le porter. Jolie robe de satin blanc à taille mignonne, dégagant le cou et les bras; écharpe de gaze à raies roses, et sur les genoux, une certaine boîte verte qui révèle toute la toilette de sa noble gale; quantité de pa-

pillons ravissants ont été mis là-dedans en provision; mais la jeune stourde a enl'ouvert la boîte, et vite s'envolent volucras diaprés bleus et blancs, la liberté est si douce chose! Tout est ensemble, gai et charmant, est peint avec esprit et goût; mais, avouer que la pose est un peu trop nigarde.

— *La Cigale*, que je préfère, est une œuvre de maître. C'est une véritable symphonie de couleurs richement graduées avec un art infini. Une jeune femme, paresseusement assise sur une chaise à dossier élevé, chante pour le plaisir de chanter, en s'accompagnant d'une mandoline. L'ensemble du costume rappelle le seizième siècle italien, mais arrangé avec un goût tout français. Il y a d'excellentes idées à prendre dans ce tableau pour certaines toilettes de haute élégance. On ne peut s'apitoyer sur cette prétendue Cigale. Elle est trop charmante et trop richement vêtue pour calandre la moindre âme.

Mademoiselle de Vomane, vous avez fait un admirable portrait de femme, finement peint, fortement dessiné et arrangé avec goût. On voit bien que vous êtes élève de Baudry. Je suis toujours heureuse de signaler un vrai et beau talent chez une femme.

Encore un violent qui force à le remarquer. M. Jan van Beers n'y va pas de main morte dans son *Auto-da-fé*. Au premier plan s'étale une draperie jaune clair portant le nom de Philippe II d'Espagne: un cardinal entre deux inquisiteurs, tous trois vêtus de rouge éclatant, s'appuient sur cette draperie, tournant le dos au spectateur. Une foule pressée et barolée des plus vives couleurs forme la haie à droite et à gauche dans une grande salle richement éclairée. Au centre s'avance la sorcière dont on lit la condamnation. Elle montre le poing au cardinal placé au milieu et lui dit sans doute des choses étonnément désagréables, car il écarte les bras avec épouvante, et tous les assistants ont des mines fort scandalisées. C'est une peinture enragée de couleur, hardiment dessinée et d'un ragoût très-relévé. Mais une chose me choque et me fait sourire en même temps. Les Belges ont des idées bizarres souvent. La scène doit évidemment se passer dans les Flandres, sous Philippe II, de sombre mémoire. Alors pourquoi, au lieu de donner aux assistants des expressions de visage et des costumes du temps, pourquoi le peintre a-t-il fait une série de figures qui ont le type caractéristique de notre époque, avec des costumes en partie du seizième siècle, en partie parisiens? A gauche est un monsieur dont la fine cravate est serrée d'un coulant en or, qu'il doit avoir achetée chez le chemisier en vogue du boulevard. A droite, au premier plan, un jeune gentilhomme porte un mince lorgnon qui vient certainement de chez un excellent opticien parisien. J'aurais l'intention de m'en souvenir sur le sort de la pauvre sorcière; l'idée d'être brûlée vive m'ayant toujours paru une chose particulièrement affreuse. Mais ma provision de pitié a presque disparu quand j'ai aperçu une vieille femme de ménage, style de Bastignolles, avec un bonnet bien propre et frais luyant (les Belges aiment la propreté en peinture). Sa figure est admirablement peinte, mais vulgairement laide! Une sorcière doit être dix fois plus belle ou cent fois plus laide qu'une femme ordinaire. Ce doit être un monstre ou une échantonnée.

Pour reposer nos yeux, chère lectrice, regardons un instant la jolie fiancée moldave de M. Weisz. Vêtue du costume national et coiffée d'un bonnet-diadème original, elle danse de joie devant sa glace en tenant son léger tablier.

Quelle chose de suave et de fin, c'est le *First engagement*, par Saintin. Qu'ils sont jeunes et charmants, ces deux fiancés! Assis sur un banc, dans le jardin, ils échaangent la première promesse. La figure de la jeune fille est exquise de grâce, et le peintre a rendu avec le pinceau le plus délicat le costume élégant et simple d'un blanc crème, ce qui est un véritable tour de force comme art. M. Saintin est un délicat.

M. DE S.

L'IDOLE

(Suite)

L'hôtel de Vertelles, apparemment, renfermait un hôte de distinction pourvu d'un haut grade, quelque parent... mais lequel? Le commandant connaissait assez vaguement les alliances de Kernovenoy. Sa curiosité, au même instant, s'éveilla plus vive. Deux personnes sortaient de la maison. Le factionnaire présenta les armes.

C'étaient deux hommes. Autant qu'il en pouvait juger à distance et dans la pénombre, l'un était vieux, l'autre jeune. D'une ces honneurs ne pouvaient avoir été rendus qu'au premier. Ils traversèrent la place, et il se mit à les suivre, exa-

minant l'allure du vieillard qui marchait avec un balancement particulier et comme en cadence.

— Celui-là, pensa-t-il, c'est un homme de mer.

Comme ils retournaient sur leurs pas, il ralentit le sien et s'en trouva le mieux du monde, car la manne lui tomba du ciel, c'est-à-dire du haut d'une fenêtre. Une voix disait: « Le plus vieux, c'est l'amiral. »

Toutes les croisées des maisons de bois étaient garnies de peuple, de femmes surtout, la plupart en costume de nuit. C'était un flot mouvant de coiffes blanches. Tous ces yeux agiles essayaient de pénétrer dans le bal, et quelquefois y réussissaient lorsque le vent soulevait les stores. Si les curieuses, au contraire, étaient trompées, elles se dédommageaient par un terrible caquetage. Le commandant s'aperçut que, pour recueillir des informations qui pouvaient avoir du prix, il ne s'agissait que de prêter l'oreille.

— Quel amiral? répondit une voix d'homme au fond de la chambre d'où la voix féminine était partie. Il y en a plus d'un, peut-être, dans la marine!

— Eh! pardieu, M. d'Avrigné, tu le connais bien. Et le jeune qui est avec lui, c'est son fils, le cavalier.

— Celui qui avait ce matin une veste bleue toute brodée en or? s'écria une fillette.

— Oui d'ât il paraît que tu l'as relégué, le beau monsieur. C'est le cousin de la demoiselle de Kernovenoy. Et l'on dit...

— Qu'est-ce que l'on dit? reprit la voix grondeuse dans la chambre. Des mentiries, comme toujours... Les d'Avrigné et les Kernovenoy ne sont plus amis ensemble.

— Justement. La fâcherie est venue de là... Le baron ne veut pas marier sa fille. Ah! l'on en conte là-dessus...

Puis que jamais le commandant était tout orléen. Malheureusement une des femmes s'était penchée aperçut une ombre sous la croisée. Il y eut un moment de silence; puis le babillage recommença. Seulement, il se poursuivait désormais en langue bretonne. C'est un idiome vénérable par son antiquité. Aussi le commandant Humbert se crut-il dans une des cours de Babel: il lui resta à quitter son poste. C'est ce qu'il fit.

Au centre de la place, il croisa les deux promeneurs. L'amiral disait à son fils:

— Je crois que vous n'aviez pas tous vos moyens, mon cher Robert, en dansant tout à l'heure avec la fille de cet odieux de baron Hector.

Et le jeune homme de répondre avec humeur:

— M^{lle} de Kernovenoy ne m'encourageait pas, mon père, et vous savez bien qu'on ne vent pas de nous.

M. d'Avrigné se mit à rire et parla plus bas. Le commandant Humbert n'eut pas de peine à deviner qu'aux yeux de l'amiral la cause de son fils n'était rien moins que perdue. Ces hommes de mer sont tenaces.

Le commandant allait s'éloigner, quand l'orchestre, dans l'hôtel de Vertelles, fit entendre le prélude d'une valse qu'il connaissait. C'était une composition allemande... Et quel dommage que cet aimable Strauss soit Allemand! A la vérité, on aime à Vienne d'autres danses que celle des armes. Cette valse alerte, mélancolique, entraînante, soupirs, ivresse, écart de rire, on la jouait à G. néve dans les bals improvisés qui se donnaient dans les salons de l'hôtel, et Maxence de Briey avait dit souvent à son vieil ami:

— Je serais follement heureux de la valser avec elle.

M. de Briey en avait été pour ses souhaits formés à la légère. M. de Kernovenoy n'aurait point souffert que sa fille assistât à ces parties on peu trop mêlées de Genève. Et maintenant le commandant Humbert se disait en quittant la petite place:

— Un autre aura meilleure fortune que mon pauvre amoureux.

Le commandant se trompait. Il avait une fille, comme le baron Hector, et l'avait perdue par les mêmes fautes et la même folie qui devaient amener peut-être M. de Kernovenoy à perdre la sienne; il l'avait élevée avec autant d'aveugle passion et d'égoïsme, mais avec moins de soins vigilants et de délicatesses.

M^{lle} de Kernovenoy ne valait pas.

Le vieux marquis de Vertelles, maître de céans, l'avait bien remarqué, et, dès que la valse eut cessé, il se leva de son grand fauteuil pour aller lui en faire son compliment. Puis il observait Myriam, plus il était ravi:

— Vraiment oui, grammaire! c'est un chef-d'œuvre!

Tandis qu'il s'avancait au milieu des salons, il recueillait l'hommage souriant de tous ces jolis visages féminins animés par la danse; les jeunes hommes s'inclinaient devant lui, le charme du respect l'enveloppait. Avec ses culottes de satin noir, son habit à la française, son large gilet blanc sur lequel battaient de lourdes broches, la grande douillette de soie marron qu'il portait ouverte par-dessus tout cela et dont les plis flottaient autour de sa haute taille décharnée, comme deux ailes sombres, il avait bien l'air du survivant d'un autre âge. Il était sec et dénudé comme un vieil arbre, le crâne entièrement dépourvu; son visage n'était plus qu'une mêlée de rides.

Mais la pensée vivante en sortait comme le germe vigoureux de la profondeur du sillon. C'était un beau triomphe de l'esprit sur les décrépitudes de la matière; la sérénité du regard se répandait comme une douce et féconde lumière sur la grimace des traits. Il semblait que cette bou-

che édentée ne dut produire en s'ouvrant qu'une contraction désobligeante à voir; mais la puissance de l'âme effaçait les griffes du temps et la contraignait à sourire.

Le marquis prit la main de M^{lle} de Kernovenoy et porta la charte monnaie à ses lèvres par un geste dont les hommes d'à présent ont perdu le secret. On ne sait plus baiser la main, même à la Comédie-Française, qui se prétend la dépositaire des façons du temps jadis et le croit fermement. Ainsi la comédie est double.

Et tandis que Myriam, un peu rougissante, recevait cet hommage si flatteur accompagné du petit compliment de M. de Vertielles, il y eut une voix qui chuchota tout près d'elle pour exprimer une chose de ce temps-ci (l'accent moderne) :

— Le marquis n'a point d'héritiers.

Ce qui voulait dire que M. de Vertielles n'avait ni fils ni filles. Quant à des héritiers moins proches, il en avait cinq : M^{lle} de Kernovenoy et les quatre fils de l'amiral d'Avrigné, dont l'un était au Japon, un autre aux Antilles, un troisième en Angleterre. Le capitaine Robert avait l'avantage d'être présent, il avait encore celui d'être l'aîné.

La même personne judicieuse qui avait risqué cette première observation reprit la parole. C'était une demoiselle de vingt-sept ou vingt-huit ans, l'âge maussade où la fleur va monter en grain, et qui paraissait sentir vivement le bonheur trop rare de posséder un grand-oncle à la mode de Bretagne, riche de cent mille livres de rente et qui n'a point fait souche. Elle ajouta d'un air pincé :

— Un mariage arrangerait tout.

L'obligeante parvenue n'avait apparemment pas remarqué derrière elle, appuyée au chambranle d'une porte, la grande taille du baron Hector. Il entendit et pâlit.

Pourtant qui sondera jamais l'abîme du cœur féminin? La demoiselle avait encore un mot à dire, et, passant de l'ailleur mal contenue au ton de la plus douce pitié, elle murmura :

— Pauvre M. de Kernovenoy; cela serait au mieux pour tout le monde, excepté pour lui, qui se trouverait seul dans son donjon.

A quoi la vieille M^{me} de Lusanger, parente très-éloignée des Vertielles et des Kernovenoy, qui avait bien aperçu le baron et qui ne gardait point de doute sur le ménage de la compatisante demoiselle, répondit brusquement :

— Le châtelain est encore jeune, et pour lui faire compagnie il trouverait aisément une châtelaine. Vous connaissez peut-être celle qui se dévouerait. Oh! vous avez de bonnes intentions.

— Assurément, maîtame.

— L'enfer en est paré, dit la vieille dame.

Le baron était vengé. Il avait toujours pensé que cette douairière de Lusanger était une personne d'esprit et de délicatesse. Il quitta l'embrasure de cette croisée et se perdit dans les salons. Le spectre le poursuivait.

Le spectre, à Genève, avait une physionomie noble et fière avec ces yeux d'Espagne dont il ne connaissait que trop la puissance, puisqu'ils lui avaient inspiré cette crainte furieuse et folle. Le spectre, à Vannes, avait une taille ronde et bien prise dans son habit de hussard, les joues roses, la fine monture provocante, le prestige du beau coucou.

A Genève, c'était ce Maxence de Briey qui se disait de bonne maison, ce qui restait à vérifier. A Vannes, c'était ce Robert d'Avrigné dont la naissance ne pouvait être contestée par le baron Hector, puisqu'il avait intérêt à la croire des milleures, le fils capitaine étant l'un de ses plus proches parents.

Il avait été obligé de subir ces Avrigné, qui étaient les proches parents aussi et les hôtes de M. de Vertielles. Pouvait-il demander au vieux marquis d'épouser sa rancune et ses terreurs? Cependant, s'il avait connu leur présence à Vannes, il ne s'y serait point arrêté au passage. Cette imprudence commise, le reste était allé de soi. Comment arracher Myriam à la perspective du bal qui allait être donné pour elle? C'est été, d'ailleurs, offenser le marquis. Le baron Hector avait subi la force des choses. Mais que n'avait-il pas déjà souffert dans ce-la soifré! Il ne pouvait se dissimuler que l'embarras des Avrigné était bien moins grand que le sien. C'était lui qui avait cherché la querelle. C'était lui qui donnait la comédie.

L'amiral, en entrant, n'avait pas aperçu son neveu. Tout le monde le remarqua bien. On se disait : Voilà de mauvais yeux pour un homme de mer. Apparemment il en avait de meilleurs quand il commandait une escadre et qu'il s'agissait de découvrir l'ennemi. Pour le moment il ne voulait de combat avec le baron Hector ni de près ni de loin, ni au canon ni à l'abordage. D'ailleurs, il ne menait derrière lui que des troupes de terre dans la personne de son beau hussard auquel il dit à demi-voix :

— Tenez-vous ferme et chargez à temps, Robert.

Il n'avait eu garde de s'occuper de Myriam. D'un bout à l'autre du salon, il lui fit un salut qui était une œuvre diplomatique, quelque chose à la fois de tout à fait paternel et de diablement serré. M^{lle} de Kernovenoy rougit en recevant ces signaux de l'amiral; la chère enfant se disait :

— Il faut qu'il soit bien coupable envers mon père pour n'point oser venir m'embrasser!

Au même instant le capitaine Robert traversa la tête, il

chargeait. Le jeune homme se dirigea vers Myriam et lui demanda la faveur d'une danse prochaine. Elle était bien embarrassée; n'ayant pas vu Robert depuis plus de dix ans, il lui eût été permis en tous les cas de ne point le reconnaître; mais dans le cas présent cela lui était commandé, c'était son devoir. Au reste, elle paraissait comme à une étrangère. Elle lui accorda froidement l'honneur qu'il sollicitait et chercha des yeux son père qui, sans doute, allait approuver sa conduite. Mais les yeux de M. de Kernovenoy semblaient ne plus rien voir et n'étaient pas moins circonspicaces que ceux de M. d'Avrigné. Les deux hommes se voyaient pourtant fort bien l'un et l'autre, tout en ne se regardant point.

On aurait même pu dire que, sans se regarder, ils se toisaient, le neveu avec une froide et dédaigneuse colère, l'oncle avec une douce et incrédule pitié. La phyonomie hautaine du premier disait : « Cela est bien fini entre nous! Vous avez creusé l'abîme. C'est pour la vie. » La bonne vieille figure ronde du second semblait dire : « Vous aurez beau vous débattre, vous sauterez le pas, monsieur l'entêté. Votre humeur n'est que feu de paille. Il y en a pour une heure! »

Le baron avait prévu la tentat'ive sornoise de rapprochement qui serait faite du côté de Myriam; il la jouait souverainement méprisable. En ce moment, il fut heureux de trouver un écho à ses pensées. M. de Vertielles l'appela d'un signe auprès de son fauteuil :

— Il est dit, dit le vieillard, je suis curieux de savoir si le capitaine Robert est informé qu'il danse avec sa cousine.

— Vous n'en doutez point, fit M. de Kernovenoy en levant les épaules. Les d'Avrigné ont toujours aimé les petits moyens.

— Le fait est, reprit le marquis, que Robert a négligé d'employer les grands ce soir et qu'il a en tort. Quelle idée d'avoir quitté son bel uniforme pour le bal!

— Vous raillez, dit le baron. Me feriez-vous croire que ce jeune poupin porte comme il faut l'habit militaire?

— Il le porte galamment. Je vous assure... Mais en y réfléchissant, j'ai envie de croire que le sacrifice de ses galons et de ses broderies a été profondément calculé. C'est même fort loyal. On veut se montrer tel qu'on s'offre, afin qu'il n'y ait point de surprises. Voilà pourquoi Robert s'est habillé en homme du monde d'à présent et non en soldat.

Il est décidé à donner sa démission de son grade dans le cas où vous deviendriez plus humain... Ne me regardez pas de cet air enflammé. Je suis tout.

— Et vous me désapprouvez d'avoir refusé...

— La, là! je ne prononce pas si vite; je suis un juge impartial.

— Oui, fit M. de Kernovenoy avec un sourire amer. Le juge a voulu mettre les parties en présence.

— Je ne le nie pas, et pour le moment, c'est en avoir fait assez. A chaque jour suffit sa peine. Plus tard, je vous demanderai vos raisons.

— Elles éclatent devant vos yeux! elles sont parlantes! Regardez le donc votre capitaine Robert!

— Il n'est que joli. Votre fille est belle.

— Pensez-vous que ce petit mignard...

— Il commence par où son père a fini, et il a raison, car il est plus naturel d'avoir des roses sur les joues à vingt-six ans qu'à soixante.

— Pensez-vous que cet être banal et vide soit fait pour M^{lle} de Kernovenoy?

— Robert n'a jamais passé pour avoir beaucoup d'esprit. Voilà pour le moral. Quant au physique, je conviens qu'on dirait, auprès de votre fille, un petit major de Royal-Cravate menant une jeune déesse antique à la danse. Il y a vraiment entre eux peu d'harmonie... Vous avez donc agi avec trop de précipitation, Hector. Si le retus était tombé des lèvres de Myriam, les d'Avrigné auraient pu en être dépités; mais s'en montrer offensés, point...

— Vous n'y songez pas, interrompit vivement le baron. Je ne parle pas de mariage à Myriam. Ce serait lui suggérer des pensées...

(A suivre.)

PAUL PERRET.

LES MENUS D'UN CORDON BLEU

- Putare à la viennoise.
- S de au beurre.
- Rôté de veau.
- Omelette aux œufs pochés.
- Crème à la vanille et au citron.
- Dessert.

Pour faire le potage à la viennoise, on fait bouillir d'excellent bouillon, un demi-litre à peu près pour quatre ou cinq œufs. Battez les œufs comme pour une omelette, sucez légèrement et mêlez au bouillon. Faites prendre au bain-marie. Laissez refroidir, enlevez la superficie; coupez la crème en losanges épais d'environ deux centimètres et larges de six. Faites chauffer le bouillon du potage et mettez-y les losanges un instant avant de servir. Il faut avoir soin de ne pas saler de nouveau le bouillon.

La crème à la vanille et au citron se fait comme une crème ordinaire, mais on met en même temps dans le lait un morceau de vanille fine et un zest de citron. Le mélange de ces deux parfums est très-apprécié des gourmets; mais il faut savoir le proportionner de manière à ce qu'aucun d'eux ne domine.

UN CORDON BLEU.

REVUE DES MAGASINS ET DE L'INDUSTRIE

Oh! les jolies petites tournures que possède en ce moment la maison de PLUMENT! Ce n'est presque rien sous le rapport de la grandeur et du volume, mais c'est toute la grâce d'une toilette. Rien de plus léger, de plus gracieux que la tournure *Zéphyr*.

Avec cet auxiliaire précieux et le *corsé Sultane*, une femme ne peut manquer d'avoir une jolie taille : souplesse, harmonie dans les formes, sveltesse et cambrure élégante de la taille, tels sont les mérites que communique à celles qui le portent le *corsé Sultane*.

Qu'ils sont jolis aussi, bien faits et bien garnis, tous ces jupons de percale! C'est un interminable corset de louanges qu'on entend chaque jour, et ce sujet, rue Vivienne, 33. Ils ont du succès, il faut le constater, en dépit des froidures printanières, car on aime à ne pas être prise au dépourvu lorsque la saison des voyages sera venue. Aussi est-ce par caisse de trois et de six que M. de Plument les expédie partout.

Nous croyons devoir signaler tout particulièrement la maison de deuil *A l'Eglise Saint-Roch*, 187, r. St-Honoré, en face St-Roch, bien connue pour son bon goût et l'élégance de ses modèles; il est donc de l'intérêt de toute personne en deuil de visiter cette maison avant d'acheter; on trouvera exposés dans ses étagères tous les plus jolis modèles de la saison, en robes, confections, modes et lingerie noires. Nous donnons ci-dessous l'aperçu de quelques prix :
 Costume simple en cachemire noir, depuis 65 fr.
 Costume intermédiaire très-soigné... 150
 Costume riche, avec frange et galon... 250 à 300
 Cette maison livre un deuil complet en douze heures.

Le FORTIFIANT par excellence des phthisiques, des vieillards, des enfants débiles, de toutes les constitutions délicates, c'est le *Via Aroud au quina* et aux principes nutritifs de la viande. Avec l'appétit il rend les forces et la santé. Prix : 5 fr., pharm. Aroud, à Lyon. T^{ms} pharmacies.

PÂTE ÉPILATOIRE DUSSEY. — Les dames qu'incommodent un duvet importun sur les lèvres ou sur les joues doivent employer, de préférence à tout autre produit, la Pâte épilatoire de M^{me} Dussey, 1, rue Jean-Jacques-Rousseau. Prix : 10 francs. Bien supérieure aux poudres, elle est sans aucun danger pour la peau et d'une réussite certaine.

AVIS. — Nos derniers numéros contiennent des modèles de la maison Rébillot et Dussol, 219, rue Saint-Honoré. Nos lectrices ont donc pu juger du genre de cette maison que nous leur recommandons. Prix modestes. Envoi d'échantillons.

Le numéro du *Journal de Musique* de cette semaine contient avec le texte la musique suivante :

- Valse* n° 5, musique de Weber.
- Voix le soleil!* mélodie, musique d'Alfred Duchesne.
- Le Chemisier d'un homme heureux*, libretto, paroles et musique de M^{me} Amélie Perronnet.
- Bambouche*, polka, musique de Peeter Tri'ls.

Le numéro : 40 centimes (13, quai Voltaire).

M^{me} Printemps valse, *Traite aux Perles* polka de J. Klein, fait favori

REBUS



EXPLICATION DU DERNIER REBUS

Si Narcisse dans l'eau admirait son image, c'est qu'il n'avait point de miroir.

Paris. — A. Bourdillat, imprimeur-gérant, 13, quai Voltaire.